

Quand la famille Rytmann régnait sans partage sur le cinéma à Montparnasse

C'est un véritable empire du 7^e art qu'a bâti Joseph Rytmann, enfant d'émigrés russes, arrivés à Paris en 1907. A 92 ans, sa fille Benjamine, à la tête du Bretagne (VI^e), perpétue cet héritage.

VI^e/XIV^e/XV^e

PAR ÉLODIE SOULIÉ

IL ÉTAIT SURNOMMÉ « l'Empereur de Montparnasse » et a régné pendant des décennies sur les écrans noirs de la rive gauche. L'ascension de Joseph Rytmann tient un peu d'une campagne des batailles, pour créer puis défendre un empire grand comme le quartier de Montparnasse à Paris, où cet enfant de juifs russes a créé le plus réjouissant des royaumes : celui du cinéma. Plus de 80 ans après la première salle, Benjamine Rytmann ronge son frein depuis des semaines, privée de son rituel quotidien au Bretagne : en temps normal, elle y vient chaque matin.

A 92 ans, la patronne, fille unique de Joseph, héritière d'une passion qu'elle ne se destinait peut-être pas à assumer si totalement, vient au travail sans jamais déléguer. Bien décidée à tenir son rôle à la tête du dernier vaisseau de « l'empire » de son père, dont

les salles ont peu à peu été vendues aux mastodontes de la concurrence. « J'ai toujours été là. Quand il est parti je m'en suis occupée », pose-t-elle. Mais aujourd'hui ? « J'ignore quand nous rouvrirons, soupire-t-elle. Entre les deux confinements, j'ai repris des films anciens et des classiques Disney. J'avais prévu de prendre *Wonder Woman*, mais aujourd'hui je ne vois pas ce qui va se passer. Les Américains mettent les films directement sur les plateformes, avec les distributeurs c'est difficile... » se désole la doyenne des exploitants.

Une incroyable saga retracée dans un livre

En ouvrant ses archives et sa mémoire à Axel Huyghe et Arnaud Chapuy, cinéphiles collectionneurs, la digne fille de son père a permis de faire connaître une aventure de vie digne d'un roman. La chute en est assez sévère, amorcée à la fin des années 1990 avec la vente des salles historiques, mais le parcours valait un beau livre*, qui sortira ce mois-ci, dont les photos d'époque et les anecdotes tisseraient un long-métrage. « Ce livre raconte une histoire de cinéma, c'est un travail à la fois patrimonial et humain », insiste Axel Huyghe fondateur du site Internet spécialisé Sallesdecinema.com.

« Ces salles ont marqué le quartier pendant des décen-



Le Bretagne (VI^e) (ici en 1964) reste le seul cinéma géré par Benjamine Rytmann. « Un geste de fidélité à son père », analyse l'auteur Axel Huyghe.

1933

C'EST L'ANNÉE OÙ JOSEPH RYTMANN ACHÈTE SA PREMIÈRE SALLE DE CINÉMA À PARIS



Joseph Rytmann, lors de la première du film « Les Cheyennes » en 1964.

nies. Chacune avait son identité dans ce monopole, et le Bretagne est encore la troisième plus grande salle de Paris », soulignent les auteurs.

Une vie d'exil, des pogroms russes à l'Occupation

Joseph avait 4 ans lorsque ses parents fuient la Russie des pogroms antijuifs, et se réfugient à Paris en 1907. Loin de sa Biélorussie natale, Joseph grandit dans l'épicerie paternelle du quartier de Clignancourt (XVIII^e). Rien ne le destine au « commerce du rêve », le cinéma. Pourtant, à 23 ans, jeune marié intronisé dans le commerce de meubles de sa belle-famille, Joseph laisse son goût d'entreprendre prendre un chemin de traverse. En 1933, il rachète un ancien théâtre d'opérettes du Petit-Montrouge, qui fait aussi office de cinématographe. Ce sera le Mistral, avenue du Général-Leclerc (XIV^e), une salle récemment disparue pour laisser place à un immeuble d'habitation.

D'innovations techniques en améliorations de confort, Rytmann tient son rang parmi la concurrence, déjà rude, et rêve de nouvelles salles, tout en gérant le Maine Palace, 1100 places, avenue du Maine (XIV^e/XV^e). L'autodidacte vise la gare Montparnasse, son brassage et... ses brasseries. C'est dans l'une d'elles, dont il rachète le bail, qu'il créera une

nouvelle salle en 1938 : le Miramar, baptisé en clin d'œil à l'hôtel de Cannes où la famille passe ses vacances d'été.

La guerre aurait pu anéantir l'empire Rytmann et décimer la famille. « Les lois vichystes ne permettent plus à Joseph et à son entreprise israélienne de poursuivre ses activités », écrit Axel Huyghe et Arnaud Chapuy. Spoliés, traqués, Joseph et son épouse Madeleine parviennent à fuir la capitale avec leur petite fille, Benjamine, et se réfugient à Saumur (Maine-et-Loire). « On a eu de la veine, se souvient Benjamine Rytmann. Retrouver les cinémas a été compliqué mais on a eu de la chance, et des amis. »

Le pari du luxe

Joseph réussit à rentrer à Paris avec de faux papiers à la fin de la guerre. Récupérer ses salles de cinéma n'est pas simple, les relancer non plus. Il enchaîne les sorties en exclusivité, transforme le théâtre de Montrouge en luxueux Mistral, moqueté et éclairé d'appliques de cristal. Pendant ce temps, au cœur de Montparnasse, l'empire Rytmann s'étend, avec le Bretagne (VI^e), en 1961, cette fois encore dans une ancienne brasserie. Hall de marbre, 17 m de façade, climatisation, 850 fauteuils... Le Bretagne devient un fleuron, les grandes productions y tiennent le haut de l'affiche.

Joseph sait aussi négocier les exclusivités, et impose son goût pour le jeune cinéma des années 1960 : Louis Malle, Chabrol, Truffaut, Lelouch — qui devient un ami de Joseph —, voisinent avec les grands Disney. Pour les distributeurs, les cinémas Rytmann sont des incontournables, et cela dure jusqu'à la fin des années 1990. Entre-temps, le Bienvenue (ex-2 Montparnasse) et les Montparnos viennent agrandir l'empire.

La fin de l'âge d'or

La suite, l'érosion puis la dislocation de cet empire, c'est Benjamine qui la prend de plein fouet. En 1972, son père lui confie le Bienvenue. En 1983, il la propulse à la tête de l'ensemble. Montparnasse voit alors s'ouvrir toujours plus de salles, la concurrence se fait âpre, les complexes deviennent multiplexes... Ryt-

mann a beau nouer des partenariats solides et tenir une programmation fructueuse, les entrées chutent progressivement. En 2009, Benjamine cède l'entreprise familiale à Pathé-Gaumont, mais garde la gérance du Bretagne. « Un geste de fidélité à son père », analyse Axel Huyghe.

De son bureau du Bretagne, dernier vestige de l'âge d'or, Benjamine Rytmann assiste de près à la disparition de ses salles : « Cela devenait difficile, il a bien fallu vendre. J'espérais garder le Mistral car c'était la première salle, mais ça ne marchait plus, il y avait la concurrence en face ». Le Gaumont Alésia refait à neuf, et sa mine de blockbusters.

* « Rytmann, l'aventure d'un exploitant de cinéma à Montparnasse », par Axel Huyghe et Arnaud Chapuy, éd. L'Harmattan, 128 pages, 30 €.



Benjamine Rytmann (ici en 2020), dans son bureau du Bretagne (VI^e).